PATRIA.

XVI

Mais les Israëlites de Moïse et du Jubilé de la restitution des biens et des terres tous les cinquante ans, les Israëlites de la Terre Promise, et conquise eurent-ils dans la Judée de Jérusalem et de Samarie, des Juges et des rois, de Saül, de David, de Salomon et des autres, la «patrie» véritable et durable, la patrie inviolée et respectée, la patrie qu'on a faite soi-même, qu'on n'a jamais quittée, dont on n'a jamais été chassé, qui dit une haute civilisation dont l'histoire est assez glorieuse pour qu'un peuple s'en honore à travers toutes les générations et dans tous les temps: et si la patrie des Israëlites, conquise avec les trompettes qui firent tomber les murs de Jéricho, a été livrée aux dissensions et aux guerres civiles, divisée et séparée, prise et reprise, asservie, possédée tour à tour par l'Assyrie, la Perse, l'Egypte, la Syrie et Rome, et sans s'être jamais bien possédée elle-même, est-il vraiment étonnant que le sentiment patriotique des Juifs, mis à l'épreuve par bien des captivités et des humiliations, tout entier dans un code religieux et dans la distinction d'une race par la circoncision, ait fini par disparaître à la dispersion définitive des douze tribus dans le monde, et que le monde soit alors devenu la patrie des Juifs, mais sans les devoirs particuliers qu'on doit à sa patrie, puisqu'on porte avec soi le signe distinctif d'une race différente et d'un peuple à part, avec le refus complet d'alliance, d'union, de mélange et de fraternité avec tous ceux qui ne croient pas au messianisme et qui ne portent pas la marque d'Abraham?

Car si la patrie est aujourd'hui, sauf exceptions pourtant, peu ou point vivante dans le cœur des Juifs, comme indifférente et sans héroïsme, il faut dire que les renégats juifs sont peu nombreux; et le sentiment de la famille est très développé, parfaitement juste et généreux chez le Juif.

Quant à l'esprit de solidarité qui existe entre tous les fils d'Israël, sans doute accru et fortifié par les persécutions de la race sémitique pendant le moyen âge, il serait parfaitement et toujours admirable s'il franchissait la barrière des races et des religions. Mais Japhet n'est pas encore l'ami, bien qu'il soit, lui aussi, le fils de Noë, le patriarche qui planta la vigne de l'alliance au lendmain de l'arc-en-ciel de paix.

Nous ne devons donc pas, même aujourd'hui, faire aux Juifs le crime de ne pas avoir comme nous le sentiment latin et chrétien de la patrie.

Les patries, du reste, qu'on a connues, où l'on a passé et trafiqué, où vous avez été un étranger parmi les étrangers, parfois un ennemi parlant une autre langue, vous ont été, sans dire pourquoi, rarement hospitalières et tendres. Il y avait un Dieu entre vous et elles, et c'est mauvais un Dieu qui n'est pas celui de l'amour et de la paix, que les hommes interprètent mal et auquel ils donnent leurs passions et leurs erreurs.

Les Juifs eux-mêmes, avec une réciprocité de méfiance que les faits pouvaient justifier à l'endroit de l'hospitalité dans la patrie, ont-ils toujours inspiré la confiance que les hommes devraient avoir en eux?

Est-ce que ce sont les religions seules qui divisent?

Nous ne jugeons pas.

Notre thèse est seulement la «patrie».

XVII

Mais si nous respectons toutes les patries, désirant qu'elles soient toutes justes et heureuses, chrétiennes dans la grande acception du mot fraternel et social, sans l'entassement des richesses dans les mains de quelques-uns et sans misère, paupérisme et souffrance dans le plus grand nombre, c'est à-dire sans prolétariat et sans guerre de classes, avec un travail honoré, récompensé et n'étant point à la merci d'un capital qui n'a le droit d'être ni oppresseur ni usuraire si nous pouvons même, ne cessant d'être ni chrétien ni patriote, faire le rêve plus ou moins lointain et réalisable, mais certainement généreux, des différentes patries se respectant entre elles, se traitant avec justice et sans envie, n'étant grandes que pour être meilleures, protégeant les plus faibles et éclairant les plus ignorantes ou les plus obscures, croyant avec raison que les races sont une question d'origine et les religions un droit et une liberté de conscience, n'ayant plus besoin, dans une pacification générale et par l'arbitrage de tous, d'entretenir des armées permanentes et menaçantes, d'inventer constamment des engins de destruction et de mort, de recourir à la brutalité et à la férocité des armes pour le triomphe de la vérité qui triomphe rarement par le sang et par le crime, car la vérité cesse d'être une lumière dans la tuerie des batailles et des vengeances où l'homme perd complètement le sentiment d'humanté, il est pourtant, à cette heure de l'histoire, très belle pour nous et pour beaucoup, bonne aussi, éclairée certainement, ancienne dans le monde, une patrie qui n'est ni déchue ni tombée, qui n'est ni dégénérée ni lâche, qui n'a point les laideurs et les impuretés d'un roman de Zola, que le matérialisme des temps n'a pas privé d'âme et d'idéal, dont la foi philosophique et courageuse ne peut pas être de l'athéisme et de la honte, qui croit encore et qui croira toujours à l'homme, qui saura passer à travers les épreuves purifiantes et fortifiantes des jours douloureux, qui a rendu bien des services de grandeur et d'esprit à l'humanité et à la civilisation, qui fait toujours partie de cette civilisation en marche, vers l'avenir, qui parle une admirable langue dans laquelle il n'y a pas moins de génie que de cœur, qu'on a honorée du titre de fille aînée de l'Eglise ou du christinnisme, qui est celtique par la race et l'enthousiasme avec la magnificence d'un idiome où la grandeur latine a passé, que nul au monde, ni chrétien ni Juif, mais ayant la mémoire et le souvenir, n'a le droit de trahir ou de vendre, qui porte un noble nom parmi les patries et les nations du globe,—nom ineffaçable, immortel, glorieux, beau, franc, sincère et vrai, au-dessus de toute injure et de toute souillure—et qui s'appelle la France.

Est-ce à tort qu'un président de la République des Etats-Unis a pu dire que tout homme au monde avait deux patries, la siene d'abord et la France ensuite?

Ce président était-il un menteur ou un flatteur;

Mais il y avait peut-être dans ce langage le souvenir de services qu'on n'oublie pas, et si la France, à travers les temps, a trop lutté et combattu pour ne point commettre les injustices inhérentes à la formation d'un pays, à sa création, à son développement, à son agrandissement, à sa défense, à sa vie et à son unité, ces injustices de fait, peut-être inévitables à leur heure, à cause des temps, des obstacles et des moyens, disparaissent dans l'œuvre complète et ne laissent plus voir que l'œuvre dans l'impérissable beauté de sa synthèse et de sa splendide individualité.

Mais qui donc, alors, du haut de son esprit, de sa science et de sa conscience, autorise ou se croyant autorisé par son caractère scientifique, politique et même sacerdotal, oserait condamner le magnifique monument que l'intelligence, la volonté, le courage, le dévouement, l'énergie, le génie et le patriotisme ont élevé plus encore pour la gloire de l'humanité que pour la glorification de la patrie elle-même?

Serait ce cet éloquent rabbin d'origine et de langue germanique que nous entendions hier condamner la Révolution française comme abominable et maudite?

XVIII

Car la Révolution française, malgré son auréole de lumière et de justice, a du sang à ses mains et du sang sur son front.

Elle fut terrible par un côté.

Elle a eu la redoutable Convention des géants.

Il est dans la vie de l'humanité des heures sociales et morales, comme indispensables à la vie elle même, où la crise violente devient comme inévitable et nécessaire, où l'évolution régulière et naturelle se suspend et cesse d'être, où la révolution, c'est-à-dire la lutte à l'état de salut ou pour le salut, se fait loi, s'impose et n'a pas toujours le choix des moyens et des procédés de justice. Et quand les philosophes et les sages du lendemain disent que l'on pouvait faire autrement, agir avec plus de modération et moins d'emportement, accomplir et achever l'œuvre dans l'ordre et selon la méthode qui ne déplacent rien ou qui déplacent avec raison, ils en parlent bien tranquillement et tout à leur aise, oubliant même que leurs aïeux, les prédécesseurs du grand fait révolutionnaire, ont sonné la cloche et le tocsin de l'idée libératrice et de l'affranchissement.

Les oublieux, quand ils ne sont pas les ingrats!

N'y aurait-il pas aussi des renégats parmi eux?

Il est, vous le savez bien par l'histoire dans laquelle vivent et s'agitent les hommes et les peuples, des choses et des institutions qui ne disparaissent point d'elles-mêmes, sans effort, sans lutte, tout naturellement, par élimination volontaire, ayant la conscience qu'elles sont désormais mauvaises ou inutiles; et vous ne devez point ignorer que la résistance, pour certaines causes d'intérêts humains, de castes ou de classes, quasi-légitimes par le temps et la possession, est d'autant plus terrible que l'œuvre et plus capitale. Disons même, à propos de ces choses et de ces institutios si énergiquement défendues par leurs privilégiés naturels, que la résistance serait héroïque et digne de toute admirattion si elle avait la vérité pour elle et si elle ne s'opposait point au passage de la justice et du progrès.

Mais le progrès n'est point encore cet être raisonnable, méthodique, prudent, reconnu par tous, qu'on n'injurie plus, dont les droits sont incontestés, qui n'en abuse pas, qui n'est point obligé de se faire violemment une trouée ou un passage vers le but à atteindre ou tout au moins vers l'étape prochaine. Il y aura longtemps encore dans le monde, du côté de la résistance opiniâtre au progrès même prudent et pacifique, bien des intéressés qui se feront un drapeau de combat avec les principes de la «conservation» et du maintien des choses. Ceux-là, du reste, sont de bien dangereux conservateurs.

Est-ce que l'injustice et l'erreur, devant la vérité et devant le droit, se conservent éternllement?

Mais si jamais Révolution fut une justice, et une justice s'affirmant par la révolution, ce fut assurément la Révolution française.

Cela ne se discute plus.

Que si cette Révoluttion, si juste, si généreuse et si belle dans ses conséquences, non seulement pour la France, mais encore pour le monde, a eu son côté terrible et ses victimes parmi les deux combattants ennemis, ceux du passé comme ceux de l'avenir, quels sont donc ceux qui auraient surtout le droit de se plaindre, de blasphémer contre elle et de la déclarer impie, abominable et maudite?

Ceux-là sont-ils les affranchis de la Révolution?

Et les Juifs, entre autres, auraient-ils le droit d'être les blasphémateurs?

Voyons plutôt.

J. GENTIL.

A quel âge doit-on se marier ?

C'est tdans une revue de Londres, traduite par M. Labadie-Lagrave, que le problème a été posé il y a quelque temps.

En France, il est très probable que le résultat d'une pareille enquête ne serait guère douteux et que les mariages précoces seraient condamnés haut la main sur toute la ligne; mais en Angleterre les avis sont très partagés:

«Deux fiancés ne sont jamais trop jeunes, s'écriait une petite miss, dont M. Fred Whishaw voulait connaître l'opinion sur ce problème si controversé. Laissez-les donc se marier aussitôt qu'ils le voudront. Il n'est rien au monde de si beau qu'un jeune amour.»

Il y a évidemment dans ce cri parti du cœur une étincelle de vérité. Ces unions prématurées offrent une garantie de bonheur qui fait trop souvent défaut aux transactions matrimoniales plus tardives et plus réfléchies. Il est certain que de part et d'autre aucun calcul n'est entré dans l'esprit de ces deux adolescents dont les projets, assez déraisonables du reste, suivant les calculs les plus ordinaires de la sagesse humaine, ont dû rencontrer dans les deux familles une énergique résistance. Dans un pareil mariage, il est sûr que l'amour est de la partie. Et, suivant l'expression de la petite miss dont le collaborateur de l'«Idler» a recueilli le témoignage, c'est un «jeune amour», c'est-à-dire un amour tout neuf qui ne traîne pas derrière lui des souvenirs parfois difficiles à oublier.

Mlle Florence Hayward, qui célèbre avec une profonde conviction les bienfaits des unions précoces, déclare qu'elle ne connaît pas de meilleur remède pour préserver les femmes des abus de la psychologie. En France, ce mal n'est pas aussi répandu que de ce côté de la Manche, mais une Anglaise sentimentale éprouve le besoin de faire de fréquentes allusions à ses premières amours.

«Je n'ai jamais rencontré une seule femme mariée après avoir atteint sa majorité dit la collaboratrice de l'Idler», qui ne parlât de ses premières amours qu'avec une sorte de condescendance complaisante. Ce n'est pas que l'homme autrefois aimé fût alors indigne d'inspirer un pareil sentiment, mais il ne s'est pas développé. Ces confidences aboutissent toujours à la même conclusion: «Quel dommage pour moi si je l'avais épousé!»

C'est une des plus curieuses formes de l'infatuation britannique. Toute fille d'Albion qui s'est attardée quelque peu dans le célibat trouve du plaisir à s'étudier sans cesse elle-même en prenant comme terme de comparaison le premier homme qu'elle a failli épouser. Naturellement, elle constate que les facultés intellectuelles dont la nature l'a douée ont pris un magnifique essor, tandis que son ancien adorateur est resté dans un état d'infériorité manifeste, et la satisfaction intime que lui inspire sa haute valeur se fait également quelque peu sentir aux dépens du mari que, dans la suite, elle a daigné choisir.

«Deux époux qui se sont mariés de très bonne heure, dit Mlle Florence Hayward, sont à l'abri de cette fâcheuse infatuation. Ils n'ont pas à chercher dans le passé un premier amour qui leur sert de terme de comparaison pour mesurer le développement ultérieur de leur raison et de leur esprit. Ils se développent ensemble ou bien ils restent tous les deux dans un état de médiocrité intellectuelle incurable, mais ils n'ont pas sans cesse à évoquer un vieux souvenir pour se rendre compte des progrès qu'ils ont accomplis. Ils sont comme deux aréonautes qui voyagent dans la nacelle du même ballon et sont trop élevés au-dessus du niveau du sol pour savoir s'ils montent ou s'ils descendent, s'ils restent immobiles ou s'ils se déplacent avec rapidité.

«Si l'un d'eux se développe plus que l'autre, celui-ci se résigne sans peine à la situation qui lui est faite, car la jeunesse a le privilège de la flexibilité.»

Ce besoin de s'analyser soi-même afin de se convaincre de sa propre supériorité et cette sorte de sacrilège qui, au lieu de réserver une espèce de culte intérieur à un tendre et poétique souvenir, transforment un premier amour en une véritable unité de mesure qui sert à constater le développement des facultés intellectuelles, sont des sentiments essentiellement britanniques: mais la dernière remarque de la collaboratrice de l'«Idler» est d'une indiscutable exactitude dans tous les temps et de tous les pays.

La jeunesse est flexible. Si tant de mariages où toutes les garanties de bonheur paraissent réunies aboutissent à des catastrophes, la cause première du désastre provient presque toujours d'une incompatibilité de goûts.

A force de s'accumuler, les petits griefs insignifiants font naître une animosité réciproque qui se traduit tôt ou tard par des torts irréparables, et l'affaire se dénoue devant le Tribunal civil.

Les mariages prématurés paraissent moins exposés à ces inévitables conflits entre deux caractères trop différents pour s'entendre et formés depuis trop longtemps pour être encore capables de se modifier. Deux époux extrêmement jeunes l'un et l'autre ont en général les mêmes goûts, et quand par hasard, il existe entre eux quelques dissidences sur la façon de comprendre les plaisirs et les devoirs de la vie, ils sont assez malléables tous les deux pour pouvoir s'entendre, car ils ne sont pas arrivés à l'âge où les incompatibilités d'humeur deviennent irréductibles et se hérissent de pointes de fer.

«Vous ne sauriez vous marier de trop bonne heure, dit lady Jeune aux petites misses qui viennent de sortir de pension. Si vous voulez être heureuses, n'attendez pas pour prendre un époux que vos goûts et votre caractère se soient irrévocablement formés. Plus vous serez jeunes et plus il vous sera facile d'adopter les idées et le genre de vie de l'homme que vous aurez choisi.»

De son côté, une des petites pensionnaires dont M. Fred Whishaw a recueilli les opinions, s'écrie: «Plus l'homme que nous épouserons sera jeune, plus il nous sera aisé d'en faire un bon mari.»

Enfin, Mlle Mary Pendered se tourne du côté des jeunes gens du sexe masculin, et avec une réserve facile à comprendre leur indique un ordre de considérations sur lesquelles il nous paraît inutile d'insister.

«Les hommes, dit-elle, ne sauraient se marier de trop bonne heure. Lorsqu'ils s'attardent dans le célibat, ils sont exposés à rencontrer des obstacles qui les empêchent d'en sortir.»

NICOLINI.

Nicolini vient de mourir.

Tandis que son fils, par une coïncidence poignante, joue dans *Cyrano* le rôle de Valvert, qu'il ne peut abandonner, le grand chanteur repose sur un lit de fleurs, et près de lui pleure, cette fois "pour de vrais" sa veuve, l'incomparable Patti, celle qui traduisit divinement au théâtre les douleurs de Lucie, de la Traviata.

Le rire de Rosine s'est éteint!

Irrévocablement était prévu et prédit le dénouement fatal, et ceux qui le verraient sur sa couche funèbre ne reconnaîtraient point le ténor pourtant, si beau jadis; les derniers mois de sa maladie l'avaient effroyablement amaigri.

Il souffrait de terribles douleurs de foie, et depuis longtemps on le savait perdu. Lui-même n'avait plus d'illusions à cet égard, et quand il passa cet été par Dieppe pour aller mourir en France dans son pays, il se cacha, même pour ses meilleurs amis, ne voulant point qu'on le vît ainsi.

Qu'était il devenu, le robuste Breton qui débarqua un beau matin de Saint-Malo, à dix huit ans, pour être un chanteur?

Deux ans, il resta pensionnaire payant au Conservatoire, dans la classe de Masset, après quoi, muni d'un second prix au concours de 1856, il entra à l'Opéra-Comique.

Il s'appelait alors Ernest Nicolas. C'était une "admirable voix," un chanteur suffisamment instruit, mais un comédien peu adroit. Or, on était sévère à l'époque, salle Favart; ce n'était point assez qu'on chantât, il fallait jouer.

Nicolas se montra très ordinaire dans *les Mousquetaires de la Reine*, et lui qui se sentait taillé pour les grands premiers emplois, se vit réléguer dans les rôles de second ténor.

On lui donnait, par exemple, à chanter dans *Fra Diavolo* Lorenzo, celui que les camarades appelaient "le pompier," a cause de son casque.

Oh! les camarades! Faure, Mocker, Prilleux, Conderc, Ponchard, ce qu'ils en firent voir à ce grand garçon timide de Bretagne, qui ne se méfiait de personne!

Faure se souvient-il du litre d'eau chaude qu'il lui recommanda de boire à jeun pour se dérouiller la voix, et dont le pauvre diable eut le cœur si barbouillé?

Jamais Nicolas ne se fâchait, et pourtant il était de force à punir, et très souple avec cela. Récemment encore il m'enseignait, écrit un chroniqueur, comment on pare, par un brusque écart de corps, le coup de tête dans la poitrine emprunté aux Bretons par les rôdeurs nocturnes.

Nicolas ne se fâchait pas, mais il se décourageait et, un beau jour, il s'enfuit au delà des monts, italianisa son genre et son nom, et, quand il revint dans son pays, il fut enfin déclaré prophète sous l'étiquette étrangère de Nicolini.

Son succès aux Italiens fut immense; la belle voix sonnait plus éclatante que jamais, le style s'était élargi, il savait enfin marcher en scène et portait le costume comme si Vélasquez ou Van Dyck avaient pris la peine tous les soirs de l'habiller eux-mêmes.

Adoré des Parisiens, il triomphait également à l'étranger aux côtés de la divine cantatrice qui devait un jour chanter avec lui à la ville les duos qu'ils avaient si souvent répétés sur la scène.

La Patti obtint qu'on voulût bien lui permettre de rendre sa couronne de marquise;—ce fut, je crois, le premier divorce prononcé en France; elle attendait depuis longtemps à la porte pour passer avant tous les autres.

Libre, elle épousa son camarade Nicolini, et l'on s'en fut au féerique château de Craig y Nos (Rocher de la Nuit), dans le pays de Galles.

C'est là qu'on se reposait après les fatigantes tournées, qu'on remplissait ses poumons de l'air le plus pur qui soit au monde, affirmait Nicolini; pourquoi ne se contentait il pas de respirer?

Hélas! l'excellent homme aimait recevoir magnifiquement ses invités, la cuisine était trop succulente, et cela peut avoir avancer sa fin.

D'ailleurs, sa façon de vivre lui procurait un furieux appétit.

C'était, dans la rivière qui coule au pied du château, la pêche aux succulentes truites avec des lignes perfectionnées qu'il n'aimait point à prêter, étant naturellement soigneux et craignant qu'on ne les abîmât.

Puis venait la saison du saumon, et Nicolini tirait de l'eau des monstres marins, dont plusieurs naturalisés ornent l'escalier du château.

Enfin l'heure de la chasse survenait et la Patti n'était pas contente: les coups de fusil l'irritaient contre les assassins de ces pauvres gentilles petites bêtes.

Ce qui la calmait un peu, à Craig y Nos, c'est que Nicolini n'était point excessivement adroit; mais il y avait de terribles invités.

Ils ne chasseront plus avec leur ami, dans ce splendide domaine qui a couté plus de cinq millions.

Situé au milieu d'un pays peu habité, à huit heures en express de Londres, il se suffit à lui même: on y fabrique le gaz, et l'électricité, comme le pain.

Dans un colossal jardin d'hiver pourvu, au milieu, d'une très complète fontaine lumineuse vivent habituellement une douzaine de perroquets plus rares les uns que les autres.

Le plus beau de tous est Iambo à qui Nicolini avait appris à répondre: *Come in!* (Entrez!) lorsque l'on frappait la porte.

Mais Iambo n'était pas toujours disposé, Nicolini s'impatientait, et il en résulta des désastres, comme celui-ci:

Le prince de Battenberg était en visite au château, et naturellement on lui présenta Iambo.

Nicolini frappe à la porte, Iambo reste muet, Nicolini insiste et le perroquet, reproduisant d'ailleurs admirablement la voix de son maître, lance au nez princier du visiteur un retentissant juron!

Depuis on s'est méfié de Iambo.

Le soir, après un somptueux dîner, la table étant jonchée de fleurs, toutes les dames en toilette décolletée, tous les hommes en frac, suivant la coutume anglaise, on prenait le café dans de vastes salons dont l'un abritait le fameux orchestrion dont il a tant été parlé.

C'est une cyclopéenne boîte à musique de quatre ou cinq mètre de haut, qui n'a pas coûté moins de cent mille francs.

Sur cette coquette petite scène, installée par Irving, j'entendais, il y a quelques mois à peine, la Patti chanter avec Nicolini les duo de *Roméo*, et c'était véritablement un enchantement, elle toujours égale à elle-même, lui parfois un peu fatigué, mais retrouvant par instants les notes éblouissantes d'autrefois.

Par exemple, on ne lui permettait pas de jouer du violon, ce qui le vexait fort, car c'était sa manie; il possédait des stradivarius d'un prix énorme, mais s'en servait médiocrement.

On le taquinait avec cela, le pauvre ami, et cependant, parmi ses hôtes, plus d'un accepterait pendant de longues années de l'entendre racler son violon, pour qu'il fût encore là....

PENSÉES

L'impertinente et cauteleuse médiocrité mène à tout; la modeste et droite supériorité ne mène à rien.

EDMOND THIAUDIÈRE.

Il faut offrir l'hospitalité comme on offre une chaise: à un seul ami; s'ils sont deux à la partager, ils s'en vont.... en ne faisant pas votre éloge.

PH. GERFAUT.

La franchise est une arme dangereuse.... pour celui qui s'en sert.

THÉODORE BARRIERE.

---

d'un avare auquel son trésor échappe.

Et, passant le bras de la jeune fille sous le sien, il l'entraîna par les allées autour de cette maison au seuil de laquelle il éprouvait à la fois une grande joie et un terrible serrement de cœur.

—Nous voici chez nous, mon enfant, lui dit-il. Puissions-nous y demeurer aussi unis que nous l'avons été jusque-là!

Elle le regarda sans étonnement.

Elle aussi elle sentait qu'elle se trouvait à l'un des instants critiques de sa vie.

—Pourquoi en serait il autrement, cher père? demanda-t-elle.

—Parce que tu pourrais vouloir partager ton affection et m'en retirer une partie. Or je la veux tout entière....Je t'ai élevée, je t'ai entourée de soins.... C'est pour toi que je me suis expatrié, que j'ai travaillé.

—Pourquoi me le rappeler? Crois tu que je l'oublie?

—M'aimeras-tu donc?

—Oh! père!

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

DEUX AMOURS.

I

—Et dans combien de temps reviendrez-vous?

Le jeune lieutenant releva la tête; puis, avec une tristesse, une amertume intense qui brisait sa voix, il dit:

—Dans trois ou quatre ans... plus peut-être..... si je reviens! Car vous n'ignorez pas que, là-bas, les fièvres tuent les Européens comme des mouches. Le pays serait assez sain si on observait une hygiène scrupuleuse et constante. Mais on n'arrivera à ce résultat que d'ici de longues années; en attendant, nos troupes y sont décimées; les campements, les casernes provisoires sont installés en des endroits marécageux où la maladie, stagnant dans l'ombre, nous guette, nous saute à la gorge, nous étreint et nous marque pour toujours, si elle ne nous tue pas, de ses stigmates indélébiles.

Autour, dans l'atmosphère tiède du salon où les lampes allumées étendaient une lumière douce comme une discrète caresse, des têtes jolies de jeunes femmes et de demoiselles, des têtes sévères d'hommes et de vieilles dames, graves, écoutaient.

—Mais, enfin, lieutenant, pourquoi avez-vous sollicité ce périlleux honneur, de partir si loin, en ces contrées dangereuses où l'on ne songeait point à vous envoyer?

Sur les lèvres un peu plissées du jeune officier, un pâle sourire glissa, et il y eut au fond de ses yeux gris, très-beaux, par où l'on devinait son âme de loyauté, un éclair d'héroïsme.

—Parce que, fit-il, l'avancement y est rapide; parce que, si l'on y laisse point sa vie, on y gagne très-vite les galons et la croix.

—C'est bien s'exposer, jouer gros jeu!

—Eh! qu'importe! Qu'ai-je à risquer? Ma vie? Ici ou là, il me faudra bien la donner un jour! Je n'ai plus de famille, moi, plus de parents, plus rien! Mon père, ma mère, une petite sœur chérie sont morts Des amis? Etant sans fortune, je ne m'en connais guère, si ce n'est M. et Mme Debanse, qui m'ont invité ici ce soir.

Il se tourna vers ses hôtes.

Ceux-ci, assis près de lui, sachant son caractère, ses deuils, sa vie, comprenaient cette résolution.

M. Debanse, gros négociant, vieux déjà, murmura:

—Je vous remercie, Jacques, de ce que vous venez de dire: oui, vous avez, et vous aurez en nous, toujours, des amis sincères et dévoués!

—Je le sais et je ne l'oublie pas! Mais, vous exceptés, qui s'intéressera à mon départ, qui saura que je vais là-bas, bravant la mort, à la conquête de la gloire? Et qui pleurera si je n'en reviens jamais?

Davantage encore sa voix tremblait. Un frémissement agitait ses lèvres, douloureusement. On sentait qu'il souffrait, qu'il traversait une de ces crises qui tombent parfois sur les existences, jettent du coup aux pires héroïsmes, quelquefois aux pires folies...

Mais il ne voulut pas autour de lui laisser s'augmenter la sensation de tristesse qu'il voyait naître; alors, ressaisissant toute sa volonté, il redonna le calme à son visage, eut même à ses lèvres un sourire.

Et il ajouta:

—Allons! je pars demain! C'est donc mon dernier soir de France! Il ne doit pas être pénible! Parlons d'autre chose!

II

Très-vite généralement, dans un salon, une impression succède à une autre; quelqu'un amenait déjà la conversation sur un événement du jour, et des mots joyeux s'échangèrent.

Seule, une grande jeune fille, auréolée de noir par de magnifiques cheveux tordus sur la tête, très-pâle avec des yeux de rêve dans la profondeur sombre desquels se reflétaient comme de mystérieuses paillettes, sembait demeurer sous l'impression de tristesse première.

C'était une amie de Mme Debanse,—on la nommait Madeleine Gurny,—qui, la vingtaine atteinte, jolie et douce, vivait avec sa mère, paralytique. Celle-ci, exigeante un peu, et un peu égoïste aussi, la tenait jalousement auprès d'elle, ne se sentant jamais soignée par des étrangers comme elle l'était par sa fille. Madeleine adorait sa mère, obéissait à tous ses ordres, satisfaisait toutes ses fantaisies, sans discuter, s'efforçant d'avoir toujours un sourire aux lèvres pour rassurer Mme Gurny.

Ce soir, il avait fallu une longue prière de Mme Debanse pour obtenir de la malade l'autorisation d'avoir la jeune fille à dîner.

Madeleine, timide, peu habituée au monde, avait très peu parlé; mais dès qu'elle avait aperçu le jeune officier, qu'elle avait déjà rencontré chez M. et Mme Debanse, elle avait senti battre son cœur, en même temps qu'une angoisse secrète et mystérieuse l'envahissait.

Très pâle habituellement, elle avait eu conscience aussitôt qu'un flux de sang jaillissait à ses joues, qui étaient devenues brûlantes.

Puis, plus tard, pendant le dîner, à plusieurs reprises ses regards étaient allés vers le lieutenant, Jaques Faverney, attirés comme par un charme singulier dont elle se rendait compte, mais qu'elle ne pouvait s'expliquer.

Il lui était si sympathique, avec son visage aux moustaches noires retroussées, à l'air loyal et bon, portant cette expression vague de mélancolie qui en adoucissait les traits!

Tout-à-l'heure, quand il avait parlé de son départ, de sa solitude, elle s'était sentie davantage entraînée vers lui. L'amertume de sa voix avait éveillé en elle toute les tendresses, encore neuves et pures, exaspéré sa sensibilité profonde. Oh! comme elle eût voulu lui murmurer:

—Non, vous ne laisserez pas que des indifférents derrière vous! Il y aura, je vous le jure, un cœur dans lequel, comme une fleur triste au fond d'un coffret solitaire, demeurera votre souvenir! Il y aura peut-être aussi des yeux qui pleureront plus tard!.... si vous ne revenez pas!

Vraiment, Madeleine Gurny se sentait toute transformée; quelque chose de nouveau, de délicieux et d'angoissant à la fois, était né en elle, qui, elle en avait la certitude, influerait sur sa vie, toujours....

Et, maintenant, sa gorge se serrait, ses tempes se soulevaient sous de petits battements précipités, et ses yeux se mouillaient.

Heureusement, elle était dans un coin d'ombre, et, absorbées par la conversation, les autres personnes ne remarquèrent pas son mutisme et sa peine. Seulement, comme une fois encore ses yeux voilés par une brume humide se levaient vers Jacques, ils rencontrèrent ceux du jeune officier. Leurs regards se fondirent quelques secondes en une douceur, en une communion exquise, qui, chez la jeune fille, se traduisit par un long frisson.

III

Pendrant trois ans elle souffrit.

Son amour, prêt à éclore depuis longtemps, fut comme une fleur de chagrin, arrosée souvent en secret de ses larmes brûlantes.

Une fois seulement, elle eut une joie. Ce fut par une après-midi d'hiver, alors que tombait l'ombre morne sur le petit salon où, près d'un pâle feu de bois, Mme Debanse, son amie, venait de s'asseoir. La paralytique, dans son fauteuil, geignait doucement. Selon son habitude,